

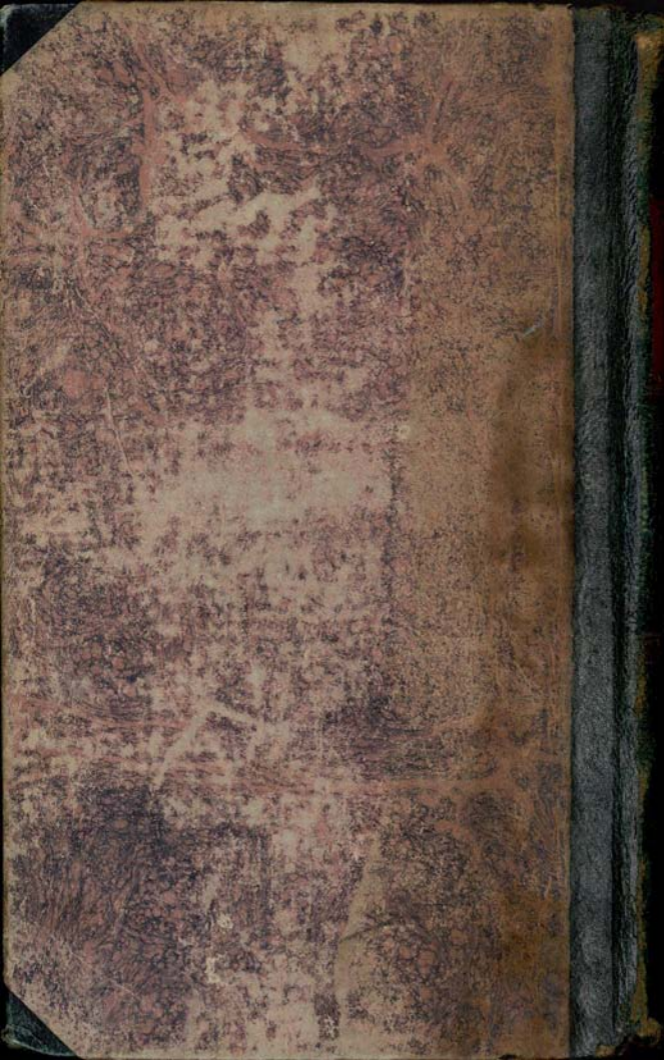


L'ESPAGNE  
ET LE  
PORTUGAL



5





**BIBLIOTECA**  
**DEL**  
**MARQUÉS DE MIRAFLORES.**

Est. N.º \_\_\_\_\_

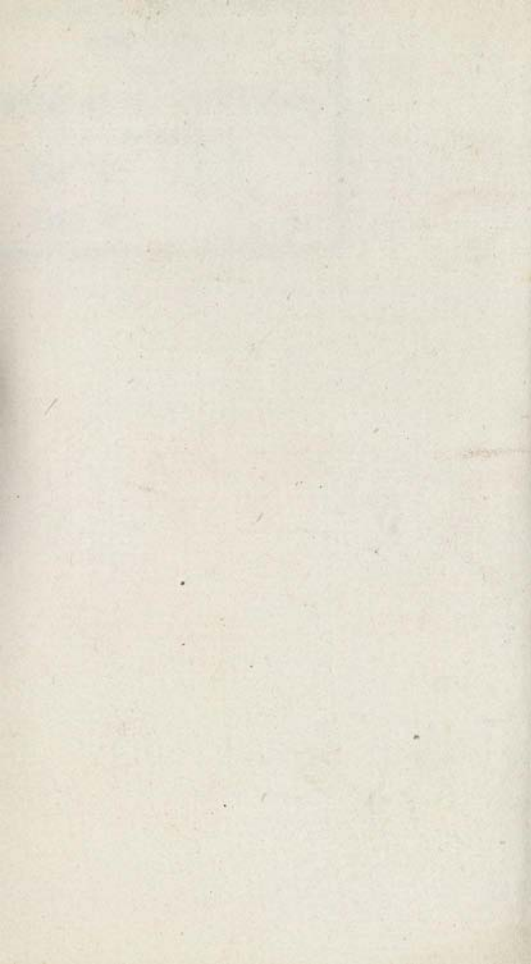
33

Tab.ª N.º \_\_\_\_\_

2

L'ESPAGNE

LE FESTIVAL



A-2870/5

R  
142871

L'ESPAGNE  
ET  
LE PORTUGAL.

THESE

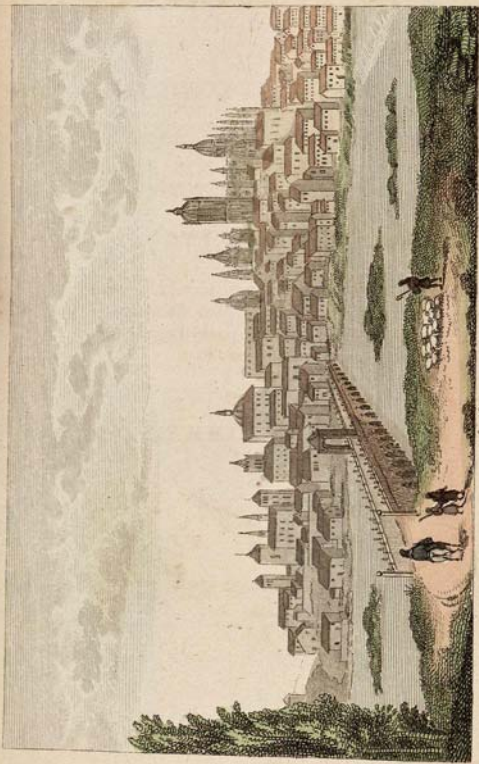
ET

DE LA FACULTÉ









*Salamanca.*

L'ESPAGNE  
ET LE PORTUGAL,

OU

MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS HISTORIQUE,

PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de cinquante-quatre planches  
représentant douze vues et plus de soixante  
costumes différens, la plupart d'après des  
dessins exécutés en 1809 et 1810.

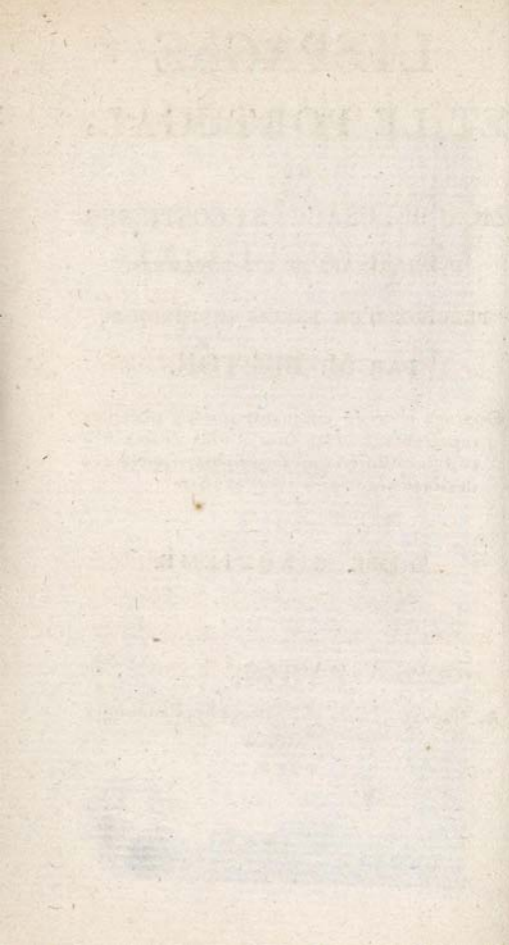
TOME CINQUIEME.

PARIS,

A. NEVEU , Libraire , passage des Panoramas.

~~~~~

1815.



---

# L'ESPAGNE

ET

## LE PORTUGAL.

---

---

SUITE DU ROYAUME DE LÉON.

---

### SALAMANQUE.

---

CETTE ville bâtie en amphithéâtre sur les bords de la rivière de *Tormes*, offre de loin un aspect magnifique (1). En venant par la route de

---

(1) Voyez la planche en regard.

Ciudad-Rodrigo , l'on aperçoit à une grande distance ses hautes tours , ses dômes entourés de plusieurs clochers ou *minarets* à la manière des mosquées arabes.

Le pont en pierres, représenté dans notre estampe est, au moins en partie, l'ouvrage des Romains. Il est composé de vingt-cinq arches (1) surmontées de cintres massifs. Les arches en ogives sont d'une construction plus moderne. La longueur totale du pont est de cinq cents pieds.

Au milieu du pont est une construction singulière, c'est une espèce

---

(1) M. de la Borde dit vingt-sept arches ; je traduis ce passage d'un voyage anglais où se trouve le dessin que nous donnons ici.

d'arc de triomphe qui s'étend d'un parapet à l'autre, et s'élève à une grande hauteur.

Les maisons de cette ville sont au nombre de huit mille; cependant M. Bourgoing n'évalue sa population actuelle qu'à *deux mille huit cents feux*. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce calcul, il est certain que le nombre des habitans étoit autrefois beaucoup plus considérable.

« Lorsqu'on aperçoit les tours de Salamanque, dit M. de la Borde, l'œil s'y fixe, on ne les perd pas de vue, et elles délassent de la perspective assez fatigante des montagnes qu'on quitte; mais bientôt, pour peu qu'on ait de connoissance de la littérature espagnole, on se sent ému à l'aspect qu'offrent les clochers et

les édifices qui dominant l'ensemble de cette ville, cité illustre par son université et par les hommes fameux qu'elle a fournis à toute l'Espagne ».

L'abbé Ponz rapporte cet éloge emphatique d'un auteur espagnol qui regarde Salamanque comme le séjour des Muses et la *mère universelle* de toutes les Sciences. « Tous les éloges, dit le même auteur, seroient insuffisans pour une ville si illustre par son académie, si célèbre et si connue du monde entier ».

Un voyageur italien qui n'a considéré apparemment que le dehors des édifices, se récrie contre l'extrême saleté de Salamanque, contre ses rues étroites, mal pavées et d'un terrain inégal. Il convient cependant qu'il y a une très-belle place publique.

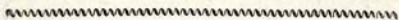


En effet, cette place, de construction moderne, est entourée d'édifices somptueux et réguliers, soutenus sur quatre-vingt-dix arcades, comme les maisons de la place royale à Paris. Les bâtimens sont de plus ornés d'un triple rang de balcons qui se succèdent sans interruption, comme on le verra à Paris dans la belle rue de Rivoli, si jamais elle est achevée.

On a ménagé dans les archivolttes des médaillons, pour y sculpter l'effigie de tous les personnages célèbres dont l'Espagne se glorifie. D'un côté l'on voit le portrait de tous les rois de Castille, jusques et y compris Charles III. On voit de l'autre les effigies de Bernard del Carpio, Gonzalve de Cordoue, Fernand Cor-

tez et autres personnages justement renommés. Les cartouches du côté oriental sont encore vides, et l'on a peut-être raison de ne pas trop se presser de les remplir.

---



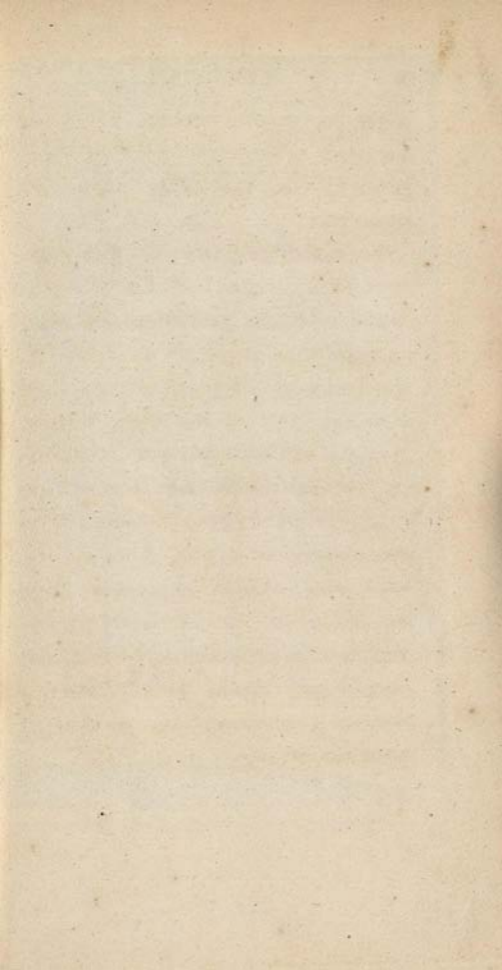
CATHÉDRALE  
DE SALAMANQUE.

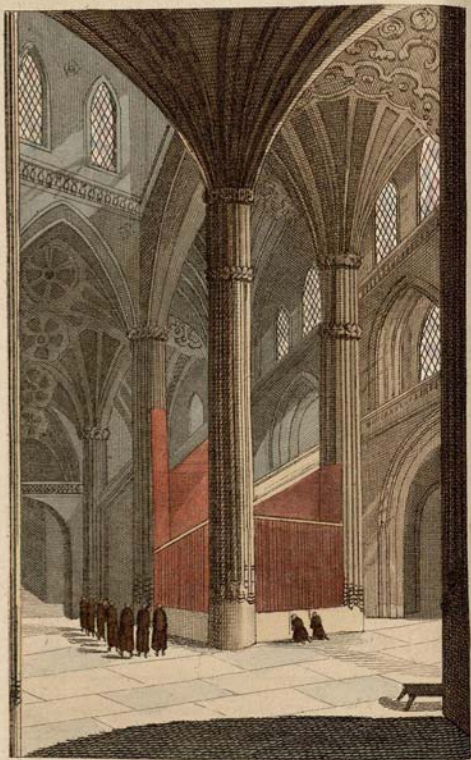
---

**M**ALGRÉ son peu de population actuelle, il y a dans Salamanque, outre l'église métropolitaine, vingt-sept paroisses, vingt-cinq couvens d'hommes et quatorze de filles. M. Bourgoing dit : « qu'après cela, il ne faut  
« plus être étonné de sa pauvreté et  
« de sa dépopulation. » Je crois au contraire y voir la preuve incontestable qu'autrefois cette ville étoit plus riche et mieux pourvue d'habitans. La séparation du Portugal et surtout la translation à Madrid de

siège du gouvernement n'ont pu manquer d'exercer une influence préjudiciable sur cette partie du royaume.

La cathédrale une des plus célèbres de l'Espagne, et l'un des plus beaux bâtimens gothiques, fut commencée sous le règne de Léon X, que l'on peut considérer comme l'âge d'or des arts et des belles-lettres. Elle n'a été finie que vers le milieu du dernier siècle. Les travaux en ayant été interrompus plusieurs fois et successivement repris, il en est résulté une inégalité choquante dans les dessins de l'architecture et surtout dans les ornemens. Quoique l'ensemble soit d'une grande beauté, l'on ne peut s'empêcher de remarquer ces défauts.





*Intérieur de la Cathédrale de Salamanque.*

L'extérieur de l'édifice offre à profusion des bas-reliefs, des sculptures en ronde-bosse et de riches moulures. Les sujets sont tirés de la Bible. Un des morceaux les mieux conservés est une niche en ogive comme celles du portail de Notre-Dame à Paris; on y a représenté l'Adoration des Mages.

L'intérieur de l'église a le caractère d'une simplicité majestueuse (1). La longueur est de trois cent soixante-dix-huit pieds sur cent quatre-vingt-un pieds de largeur, sans compter l'épaisseur des murs. L'élévation de la nef est de cent trente pieds; les bas-côtés ont quatre-vingts pieds de hauteur.

---

(1) Voyez la planche en regard.

Les colonnes qui supportent la voûte, sont de fortes dimensions, et composées de plusieurs *fascicules* gothiques. Les chapiteaux sont dorés avec magnificence.

Le maître-autel séparé de la nef par une rampe de fer, est couvert de velours cramoisi. L'intérieur du dôme s'élève au-dessus à une hauteur prodigieuse ; il est enrichi de dorures et peint de couleurs très-vives, selon le goût des Espagnols.

Les chapelles de côté sont fermées, excepté les jours de la fête du saint à qui elles sont dédiées. On les tapisse alors de riches tentures, et l'on y prodigue les ornemens de toute espèce.

Le long des murs de l'édifice, règne une superbe balustrade d'un excellent goût.



Les voyageurs remarquent aussi le tombeau d'un prélat, au nord du maître-autel.

Le clocher d'une hauteur considérable, est entouré d'une superbe galerie, où plusieurs personnes peuvent se promener à-la-fois.

---

## ÉGLISE DES DOMINICAINS.

## PORTAIL DES AUGUSTINS.

**C**E couvent est également cité comme un des monumens remarquables de Salamanque.

La façade et les sculptures extérieures ressemblent à celles de la cathédrale. On y trouve la même richesse, la même profusion d'ornemens, le même mélange de décorations presque incompatibles de l'architecture gothique et de l'architecture grecque.

L'intérieur de l'église est sombre, mais ne sert peut-être qu'à rendre

*Intérieur de l'Église des Dominicains à Salamanque.*





plus imposantes les cérémonies du culte. Une arcade moins élevée que les autres obscurcit un tiers de l'église , et fait un mauvais effet.

Le long des colonnades de la nef, sont des chapelles fermées par des grilles d'un travail assez délicat.

On voit dans ces chapelles de très-bons tableaux. Le plafond du chœur a été peint à fresque par le célèbre Palomino , auteur d'une vie des peintres espagnols.

« Il m'a paru , dit M. Bourgoing , que , au moins à Salamanque , il n'a-voit pas joint l'exemple au précepte. »

Le portail des Augustins fixe aussi l'attention des curieux , malgré la confusion des ornemens qui y sont répandus.

« Ce portail, dit M. Bourgoing, fait face à un château ou palais du duc d'Albe, dont une partie des états est située dans les environs de Salamanque.

« Ces états, ces palais, se ressentent de l'absence continuelle de leurs seigneurs. C'est une réflexion que le voyage d'Espagne réveille à chaque pas. Tant que les opulens propriétaires ne vivifieront pas, au moins quelquefois, par leur présence, leurs trop vastes héritages, les sociétés patriotiques, l'établissement des fabriques, les encouragemens pour les défrichemens, et mille autres ordonnances salutaires, ne seront que de vains palliatifs aux maux qui minent depuis deux siècles la monarchie espagnole. »

Ce système qui fait de la cour une superbe prison, pour nous servir des expressions du célèbre Richelieu, dut être fatal à l'Espagne; mais il n'en sauroit être de même en France où une plus grande division des propriétés ne cesse de stimuler l'intérêt personnel, et donne depuis plus de trente ans un essor continu à tous les genres de spéculations et d'industrie.

---

---

UNIVERSITÉ  
DE SALAMANQUE.

---

Nous avons déjà dit que ce fut à Palencia que prit naissance l'université fameuse, transférée depuis l'année 1239 à Salamanque.

Un auteur espagnol, don Caimo, dans un écrit daté du 30 octobre 1775, se plaint de ce que cette université ne jouit plus dans le monde savant de la réputation qu'elle avoit autrefois, lorsqu'on y comptoit cinq mille étudiants immatriculés (1). A

---

(1) Il y a eu à-la-fois jusques à huit



présent, dit-il, on en voit tout au plus *mille*.

Cependant M. de la Borde assure qu'il y a encore à Salamanque trois mille élèves. La séparation d'une partie des Pays-Bas, sous le règne de Philippe II, l'établissement ou l'augmentation de prospérité des universités de Leyde, de Louvain, de Halle, de Gottingue, de Weimar, etc.; enfin les progrès de l'enseignement et des belles-lettres en France par la noble émulation de l'université de Paris et des jésuites, ont insensiblement amené la décadence de l'université de Salamanque. Les étrangers n'y viennent plus; et les nationaux

---

mille élèves espagnols, et un pareil nombre d'étrangers.

eux-mêmes n'ont plus le même goût à y envoyer leurs enfans ; parce qu'il s'est établi une vingtaine d'universités rivales à Tolède, Cordoue, Grenade, Valence, Alcala et ailleurs, indépendamment d'un très-grand nombre de collèges. Les sept principaux établissemens de ce dernier genre, se distinguent sous le nom de grands collèges, *Colegios mayores*.

L'université a soixante-une chaires, plus un collège dit des *Trois-Langues*, où l'on enseigne le grec, le latin et l'hébreu. Les autres professeurs enseignent la théologie, les différentes branches du droit, la philosophie, la rhétorique, l'histoire, la médecine et ses diverses branches, les mathématiques, les belles-lettres, la musique, etc. Il y a aussi des pro-

fesseurs pour les langues vivantes.

Les *cathedralicos* ou professeurs de théologie, ont trois mille francs d'appointemens, c'est-à-dire le double des autres maîtres. Ce sont eux qui élisent le recteur qui exerce sur l'enseignement un pouvoir en quelque sorte absolu.

Dans les assemblées publiques, le recteur, presque toujours choisi parmi les grands d'Espagne, est placé sous un dais et entouré d'un appareil imposant; le premier en rang après lui est le grand-maître des classes qui nomme à tous les emplois civils de l'université.

Cet établissement se glorifie d'avoir formé dans son sein plusieurs savans ou hommes d'état fameux, tels que le cardinal Ximénès et le

célèbre Alfonse Tostado. Le premier, à raison de son peu de fortune, fut long-temps du nombre des agrégés ou *pretendientes* qui, comme dans nos universités françaises se disputent au concours les chaires vacantes. Quant à Tostado, il s'est fait remarquer comme Varron parmi les Romains, et Voltaire chez nous, par la variété de ses connoissances, et l'innépuisable fécondité de sa plume. Les Espagnols disent proverbialement d'un auteur fécond *qu'il a écrit autant que Tostado.*

M. William Bradford, voyageur anglais, l'un des aumôniers ou chapelains de l'armée de Wellington, a joint à son Voyage Pittoresque le portrait, et non pas seulement la représentation exacte du costume d'un





*Docteur de Salamanque.*

docteur de Salamanque, actuellement vivant (1) et plus que septuagénaire.

Ce personnage recommandable est le docteur Curtis; il est né en Irlande et a été long-temps avec honneur à la tête du séminaire irlandais. Etabli en Espagne dès sa plus tendre enfance, il en a adopté toutes les coutumes, tous les goûts, sans perdre la vivacité qui distingue ses compatriotes.

« Les services, ajoute M. Bradford, qu'il a rendus à l'armée anglaise, en général et à plusieurs des individus qui la composoient, ainsi que les avantages que les généraux anglais ont retirés de sa connoissance intime,

---

(1) Voyez la planche en regard.

de la langue et des localités, l'on a fait généralement connoître et estimer.

« Lorsque les affaires d'Espagne prirent une tournure défavorable, il parut s'oublier lui-même pour ne s'occuper que de ses élèves; et lorsqu'il vit que leurs études étoient interrompues, et que leur séjour à Salamanque devenoit dangereux, il demanda pour eux la protection du général anglais Moore. Ils s'embarquèrent à la Corogne et furent conduits en Angleterre ».

L'estampe que je joins à mon texte, parle assez clairement aux yeux, pour qu'une explication soit presque inutile. La soutane noire, le manteau retenu par des cordons qui flottent sur la poitrine, un énorme chapeau







*Étudiant du Collège Irlandais  
de Salamanque.*

dont les bords sont relevés sur les côtés, et ne permettent point d'apercevoir la forme : tels sont les caractères distinctifs de cet habillement.

Les étudiants du collège irlandais n'ont pas le même costume que les jeunes élèves espagnols. Un bonnet de gros drap, assez semblable à celui des Jésuites, une soutane noire de la même étoffe, surmontée d'une espèce de camail, composent leur habillement (1). Les étudiants nationaux ont de plus un manteau de drap noir, et le chapeau à cornes.

Les étudiants des grands collèges, ont comme les Irlandais une soutane

---

(1) Voyez la planche en regard.

sans manteau, mais d'une étoffe brune et non pas noire.

Le séminaire irlandais fut fondé par le roi Philippe II qui lui assigna un revenu suffisant pour le traitement d'un Principal et l'entretien de seize étudiants.

Epoux de Marie, reine d'Angleterre, ce prince cherchoit de tout son pouvoir à favoriser les catholiques et surtout les Irlandais. Il étoit secondé par la reine Marie dévouée à la religion romaine, et empressée d'arrêter les progrès de la réforme. Cette conduite impolitique exaspéra les esprits, et ne contribua pas peu à réprimer les projets ambitieux que Philippe II avoit formés sur l'Angleterre. Devenu veuf en 1557, lorsqu'il n'étoit monté que le 16 janvier

1556 sur le trône d'Espagne, il n'eut point le temps de se faire des partisans en Angleterre; et si ses intrigues furent inutiles, ses préparatifs de conquête furent encore plus malheureux.

Les jeunes élèves irlandais sont nommés par les évêques catholiques d'Irlande. Après sept années d'étude, ils reviennent dans leur patrie, où on leur confère les ordres sacrés.

Le roi Charles III ayant supprimé les Jésuites, accorda au collège irlandais une partie de leur couvent à Salamanque.

On a vu d'après le passage que j'ai cité plus haut de l'écrit de M. Bradford, que les étudiants de Salamanque

ayant vu tourner contre eux la fortune, ne purent rester en Espagne, et furent obligés de s'embarquer, jusqu'à ce que sir Arthur Wellesley ( depuis lord Wellington ) ayant réussi à débarquer en Portugal, ils purent retourner dans leur patrie, et combattre sous les drapeaux de Ferdinand.

Une partie de ces jeunes gens avoit vaillamment combattu contre Buonaparte en personne, aux affaires de Burgos et d'Espinosa. On prit une de leurs bannières sur laquelle étoient inscrites ces initiales N<sup>a</sup>. S<sup>a</sup>. del P. Le rédacteur d'un *bulletin* français les interpréta ainsi : *Nostra sienora del Popoio* ( Notre-Dame du PEUPLE ) et l'on partit de ce texte pour faire

des commentaires à perte de vue sur les projets révolutionnaires des insurgés espagnols. Il ne vint pas à l'esprit des auteurs de ces rapports, de songer que l'inscription devoit être espagnole et non italienne, et qu'il auroit fallu lire au moins, *Nuestra Senora del Pueblo*. Mais ce n'étoit pas encore là la véritable signification : au lieu de *Pueblo*, c'est-à-dire *peuple*, il falloit lire *Pilar*. C'étoit en effet sous la protection de Notre-Dame *del Pilar*, de la Vierge miraculeuse de ce nom à Sarragosse, que s'étoient mis ces jeunes combattans (1).

---

(1) M. de Sévelinges rendant compte dans un numéro de la Gazette de France

La possession de cette image enflamma aussi la résistance désespérée des habitans de Sarragosse. Sous la protection de leur vierge miraculeuse, ils crurent leur ville imprenable. Ils sont persuadés aujourd'hui que ce siège a porté malheur au maréchal Lannes qui fut tué quelque temps après à la bataille d'Essling.

---

du mois de septembre 1814, d'un ouvrage relatif à l'expédition d'Espagne, a fait avec sa sagacité ordinaire, la première partie des remarques qu'on vient de lire, mais il n'a pas découvert le vrai sens du P initial.

---







*Villageois du district de Salamanque.*

## VILLAGEOIS

DES ENVIRONS DE SALAMANQUE.

---

**E**N entrant sur le territoire espagnol par la route d'Alméida à Salamanque, le voyageur est frappé d'un changement presque subit dans le costume et le langage du peuple. Les habitans de cette contrée se distinguent par une plus grande propreté, une plus grande aisance dans leurs maisons.

Le costume des villageois est pittoresque et propre à développer les graces du corps (1).

---

(1) Voyez la planche en regard.

Quelques-uns ont une veste de couleur avec des poches à la hauteur du bas-ventre, elle est garnie de broderies et d'une multitude de boutons. Il est du bon ton de l'ouvrir sur la poitrine, afin de montrer une chemise de toile fine avec un jabot de mousseline et un collet en forme de réseau. Quelquefois les hommes ont comme les femmes, une pièce d'estomac enrichie de boutons d'argent en filigrane, d'un travail curieux.

La veste est de plus tailladée vers le coude, et les manches sont garnies de paremens de couleur.

Un large manteau avec un collet de couleur tranchante, est passé seulement sur une épaule, et couvre presque entièrement le bras droit.

La rescille et un large chapeau rond forment leur coiffure.

Les femmes ( voyez la seconde figure de la même planche ), ont aussi un large chapeau rond orné d'un ruban et à l'extrémité duquel pend une espèce de demi-voile.

Une mantille brodée couvre leur tête et retombe sur les épaules.

Leur camisole, sans manches, n'est pas fermée sur la poitrine, elle laisse à découvert une pièce d'estomac richement brodée, des colliers d'or, d'argent, de corail, d'ambre ( fins, ou le plus souvent faux. )

Les manches de la chemise sont également couvertes vers le bas avec de larges broderies, et terminées par des manchettes. Un tablier très-court et une jupe à bordures de couleur complètent leur habillement.

Les villageois moins riches ont un

costume plus simple (1) : c'est tout bonnement un gilet d'étoffe brune avec des boutons oblongs. Ce gilet est ouvert transversalement, il laisse apercevoir la pièce d'estomac et le haut de la chemise plissé étroitement autour du cou.

Les culottes sont de drap et ne viennent qu'à la moitié des cuisses, où elles couvrent l'extrémité de bas de la même étoffe et de la même couleur. Les brodequins ou *Gamaches* sont attachés le long de la jambe avec des bandes de cuir.

Le manteau rejeté en arrière, fait une partie indispensable de ce même costume.

Les *Mauregatos*, montagnards, que

---

(1) Voyez la planche en regard.

l'on trouve près d'Astorga, différent peu par leurs mœurs et leurs costumes des *Maragatos*, dont il a été déjà parlé dans un des chapitres de la Vieille Castille (1).

Les habitans du royaume de Léon chôment avec zèle les jours de fêtes, et ajoutent de tout leur pouvoir aux cérémonies prescrites par l'église.

« Les jours de fêtes religieuses, dit M. de la Borde, principalement à l'Assomption, on illumine le portail des églises; on allume des feux de joie devant leur façade; il y vient des musiciens, et l'on danse toute la soirée. Les femmes jouent des castagnettes, et sont accompagnées de

---

(1) Voyez tome IV, page 91.

l'instrument nommé *le pandero* ; c'est une espèce de tambour de basque. »

Cet instrument, quoique moins usité parmi nous, est trop connu pour qu'il soit besoin d'en faire la description. Je dirai seulement que les Espagnols y adaptent deux parchemins, un de chaque côté, et le garnissent d'un plus grand nombre de grelots ou de plaques sonores de métal. Les gens du peuple courent la nuit dans les rues en faisant avec le *pandero* un bruit effroyable ; excepté néanmoins dans l'intervalle de la Toussaint jusqu'à Noël. Pendant ces deux mois de l'année, ils substituent au tambour de basque un instrument encore plus aigre et plus fatigant par sa monotonie, c'est *la zambomba*.

La préparation de la *zambomba*,





*Paysan des environs de Salamanque.*



n'est pas difficile, tout le monde peut s'en faire une à peu de frais.

On prend pour cela un pot de terre dont on ferme l'ouverture avec un parchemin bien tendu. On adapte au milieu avec solidité, une baguette qui sort au-dehors de la longueur de quatre à cinq pouces. On mouille ses doigts comme pour jouer du tambour de basque, et on les fait glisser avec force le long de la baguette. Il en résulte des sons glapisans et qui n'ont pas de modulation.

Les gens du peuple accompagnent leurs chansons nocturnes de cet instrument criard, auprès duquel les guimbardes et les flûtes à oignon sont extrêmement mélodieuses. Mais on ne comprend pas bien pourquoi ils bornent aux mois de novembre et

de décembre, l'usage de la *zambomba*, et pourquoi dans le reste de l'année, ils donnent la préférence au *pandero*.

---

**NOUVELLE CASTILLE.**

---

**I**L ne me reste plus à décrire qu'une seule région du continent espagnol ; c'est celle qui comprend quatre provinces intérieures au midi, savoir la nouvelle Castille, l'Estremadoure, et les royaumes de Cordoue et de Jaen que l'on peut considérer comme faisant partie de l'Andalousie.

La Nouvelle Castille, formant la partie principale de l'Espagne, contient les provinces de Madrid, de Tolède, de Cuença, de Guadalaxara et de la Manche (1).

---

(1) M. de la Borde admet avec d'autres

Ses limites sont à l'orient, le royaume de Valence et une partie de l'Aragon ; au midi les royaumes de Murcie, Jaen et Cordoue ; à l'occident l'Estremadoure.

Les montagnes de Guadarrama séparent la Vieille Castille de la Nouvelle. Les ramifications de ces hauteurs sont ce que les Romains appeloient *Montes Orospedani* ; elles se rattachent aux Pyrénées. Les montagnes près de Madrid, passent pour être le sol le plus élevé de tout le royaume.

---

auteurs trois divisions principales ; la Manche , l'Ascaria et la Sierra de Cuença. C'est ici le lieu d'observer les variations qui règnent dans la manière de considérer les provinces espagnoles.

La nouvelle Castille a le climat un peu moins sec, et le sol moins aride que l'autre : outre les trois grands fleuves qui la traversent, le Tage, la Guadiana et le Jucar, on y voit une vingtaine de rivières.

Les rois de Castille ne jouissoient pas dans l'origine d'un pouvoir absolu ; les Cortès ou Etats-généraux tempéroient leur autorité. Charles-Quint fut le premier qui porta un coup fatal aux Cortès. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'en bannit pas les représentans des communes, mais seulement la noblesse, par un édit de 1538. Par là il réussit à détruire tout le pouvoir du tiers-état lui-même.

Sous les derniers règnes, les Cortès ne furent plus convoqués que pour

la forme, et pour prêter serment de fidélité à l'héritier de la couronne.

M. de la Borde remarque que depuis l'extinction des rois goths et l'expulsion des Maures, la Castille a été constamment gouvernée par des rois français, excepté depuis l'avènement de Charles-Quint en 1656, jusqu'en 1700, époque de la mort de Charles III, dernier prince de la maison d'Autriche; cela fait une interruption de cent quarante-cinq années; et les diverses maisons françaises y ont subsisté cinq cent vingt-sept ans; savoir quatre-vingt-un ans la maison dite de Bigorre, et quatre cent quarante-six ans la maison de Bourgogne. Ce pays est revenu sous la domination d'un prince français, en vertu du testament si long-temps



contesté de Charles III. Les Castellans furent les plus empressés à reconnoître l'autorité de Philippe V, et lui montrèrent un grand dévouement dans les commencemens si difficiles de son règne.

---

## APPROCHES DE MADRID.

## MANÇANARÈS.

---

**M**ADRID, capitale de cette province et de toute l'Espagne, a une très-belle apparence quand on y arrive du côté de l'Escurial. On aperçoit de loin une forêt de clochers, et l'on passe sur un pont superbe, le Mançanarès qui reste à sec la plus grande partie de l'année, et qu'un auteur de ce pays, *Gongora-y-Argore*, surnommé, on ne sait trop pourquoi (1) le *prince des poètes* es-

---

(1) Il étoit contemporain d'Erzilla, au-

pagnols, appeloit dans ses vers hyperboliques, le *Duc des Ruisseaux* et le *Vicomte des Rivières*.

*Estois duque de Arroyos*  
*Y visconde de los Rios.*

On sait que Philippe II disoit plaisamment du pont de Ségovie, situé en face de la porte de saint Vincent, et que lui-même avoit fait bâtir, qu'à ce beau pont il ne manquoit qu'une rivière.

Le pont dit de Tolède n'est pas aussi considérable. Ces dimensions sont très-raisonnables. La fonte des neiges augmente subitement le lit

---

teur de l'*Araucana*, poème épique destiné à célébrer la conquête d'Arauco dans l'Amérique méridionale.

des rivières qui s'étendent d'autant plus qu'elles sont moins profondes. Il a donc fallu donner aux ponts jetés sur de simples ruisseaux assez de longueur pour s'étendre pendant les débordemens d'une rive à l'autre, et assez de solidité pour résister à la force des eaux. En été les riches habitans de Madrid se promènent en carrosse sur le lit desséché du Mançanarès transformé en promenade publique.

En effet, il séjourne de l'eau en quelques endroits, et il coule çà et là de minces filets d'eau qui entretiennent dans l'air une fraîcheur délicieuse. Les promeneurs y restent jusqu'à deux ou trois heures après minuit. On y dresse des tables de restaurans : des concerts d'instru-

mens se font entendre de tous les côtés. C'est une de ces fêtes sur l'eau qui est décrite dans la pièce espagnole qui a servi de canevas au *Menteur* de Corneille, et notre grand poëte en a transporté la description dans sa pièce même.

Telle est au surplus la bonté et la limpidité des eaux du Mançanarès, que dans les campagnes de Flandres, le cardinal Infant n'en vouloit point boire d'autres. Il se la faisoit apporter par mer dans des cruches bien bouchées.

La ville forme une espèce de carré plus large que profond. A droite et à gauche s'étendent des plaines fertiles. Du côté opposé au pont de Ségovie, sont le Campo grande, et le

bâtiment appelé l'Estanque, en face de la porte d'*Alcala y registro*.

Cette entrée de Madrid est incomparablement plus belle, et plus majestueuse que celle de la porte de saint Vincent ( *san Vicente* ). La porte d'Alcala est construite en arc de triomphe ; elle aboutit, d'un côté à la belle promenade del *Prado* (1), ou de la *prairie*, et de l'autre à l'immense rue d'Alcala qui malheureusement n'est pas tout à fait dans le même alignement.

Ces portes au surplus ne sont que pour l'ornement ; on ne voit nulle part la moindre apparence de forti-

---

(1) Nombre de voyageurs appellent cette promenade le *Pardo* : c'est une manière d'écrire très-vicieuse.

fication; et il falloit tout le fanatisme patriotique de ses habitans, pour disputer seulement un instant l'entrée de leur ville à l'armée de Buonaparte. Aussi la capitulation fut-elle bientôt arrêtée.

Un voyageur dit en termes badins mais énergiques, que les portes de Madrid se fermant au simple loquet, on forceroit partout le passage à coups d'oranges et de citrons.

---

---

## COMBATS DE TAUREAUX.

---

C'EST en-dehors de la porte d'Alcala dans une grande et belle place circulaire que se donnoient autrefois les combats de taureaux, ces jeux sanglans qu'une sage police a fait proscrire depuis un petit nombre d'années ; mais il est encore beaucoup d'Espagnols qui les regrettent (1).

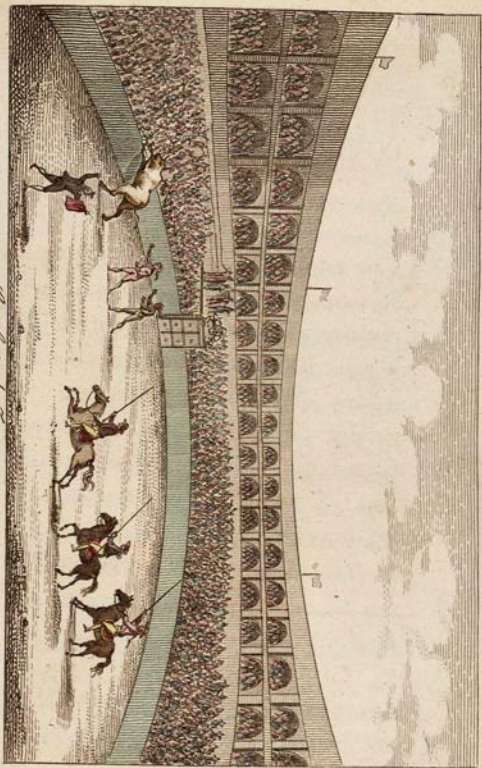
M. Bourgoing prétend que ce genre

---

(1) Joseph à son arrivée à Madrid, voulut se populariser, et ordonna un combat de taureaux!



*Combat du Caucase.*





de spectacle n'influe en rien sur les mœurs, et fait ce raisonnement :

« On y voit assister de jeunes filles, des vieillards, des hommes de tous les âges, de tous les caractères, dans lesquels cependant l'habitude de ces fêtes sanglantes ne corrige ni la foiblesse, ni la timidité, et n'altère pas la douceur des mœurs.

« Il y a plus. J'ai connu des étrangers pleins d'aménité dans l'esprit comme dans les formes, qui d'abord éprouvoient aux combats de taureaux des émotions si violentes qu'ils pâlissoient, se trouvoient mal; et cependant ce spectacle finissoit par avoir pour eux un attrait invincible ».

Le duc du Châtelet, ou du moins l'auteur qui a publié sous ce nom un



voyage en Portugal, n'est pas du même avis.

« On paroît, dit-il, s'étourdir (à Lisbonne) sur les effets funestes qui en résultent ; c'est que partout où il y a des combats de taureaux, les assassins sont plus adroits que dans les autres pays ; ils vont à ces combats pour prendre des leçons, et s'accoutumer à voir couler le sang.

« Ce qui le prouve, c'est que tous les malheureux qu'on trouve assassinés, le sont de la même manière que les taureaux.

« Les petits enfans font de ce genre de combat, un de leurs jeux favoris. Un d'eux joue le rôle du taureau, et les autres le tourmentent ; aussi est-ce une grande fête pour eux que de voir ce spectacle en réalité. On

les y mène dès l'âge le plus tendre ».

Telle étoit la fureur des Espagnols et des Portugais pour ce cruel divertissement que dans quelques petites villes, pour réprimer l'impatience des *aficionados* ou amateurs, à frapper les taureaux avant même qu'ils entrassent dans l'arène, ou à disputer cet honneur aux hommes qui en font leur profession, une coutume singulière étoit observée.

Le bourreau du lieu, monté sur un âne, faisoit le tour du cirque, et donnoit lecture d'un édit qui condamnoit à deux cents coups de fouet, et à faire trois tours de la place sur l'âne, la tête tournée vers la queue de l'animal, ceux qui, pendant la course, oseroient enfreindre les réglemens.

Mais comment cette précaution suffiroit-elle, lorsque la profession de Toréador est avilissante, lors que celui d'entr'eux qui périt sur la place est excommunié, et que cela n'empêche cependant pas une foule de gens de se consacrer à ce métier.

Avons-nous bien droit au surplus de condamner une telle institution ? J'ai eu occasion de faire dans un de mes ouvrages les réflexions suivantes.

« Les combats de coqs qui se livrent en Angleterre et dans les États-Unis ont-ils quelque chose de moins dégoûtant ?

« Le combat du taureau, près d'une des barrières de Paris, où l'on voit un de ces terribles animaux déchiré par des chiens, donnent-ils une plus grande leçon d'humanité ?

« Le sang humain , il est vrai , ne coule pas dans ces hideux spectacles , mais enfin on s'accoutume à voir immoler sans pitié des animaux innocens , dont nous excitons seuls la fureur ».

Les taureaux que l'on dévoue à ce barbare amusement sortent de l'Andalousie où ils mènent dans les montagnes et dans les forêts une vie presque sauvage. On choisit les plus jeunes , les plus vigoureux. Pour s'en saisir avec moins de résistance , on leur présente de loin de superbes génisses. Pendant que le taureau s'approche , des paysans le saisissent par les cornes , et l'attachent avec des liens solides.

Il y avoit autrefois près de Madrid une course par semaine dans la

belle saison. Quoique ce spectacle fût dispendieux, le prix des places n'étoit pas très-cher. On payoit deux ou quatre réaux ( dix ou vingt sous ) selon que l'on étoit placé au soleil ou à l'ombre. Les places les plus chères se payoient six francs de notre monnoie.

Le concours des spectateurs étoit immense ; on s'y rendoit de tous côtés, à pied, à cheval, ou en voiture.

Pour la commodité de mon récit, je vais décrire les courses de taureaux, comme si elles existoient encore.

L'emplacement près de Madrid formoit un cirque entouré d'une vingtaine de gradins dont le plus élevé étoit seul couvert. Dans d'autres villes



l'emplacement étoit carré; près de Lisbonne, dans le *Campo Pequeno*, la place destinée à cet usage, étoit octogone.

Quelques jours avant le combat, les *toreadores* ou combattans de taureaux, font dans la ville des promenades à cheval, comme le pratiquent les bateleurs et danseurs de cordes dans les petites villes de France.

Le jour fixé, les combattans à cheval vont au-devant des taureaux pendant qu'on les amène, afin que les *aficionados* ne les agacent pas avant le temps.

Une cavalcade va ensuite chercher avec pompe l'alguasil-major qui doit présider à la fête.

Les combattans ont différens noms

suivant leur emploi. Les *picadores* sont des cavaliers armés de longues lances ou *garrochas*. Les *matadores* sont ceux qui combattent à pied, avec une longue épée. Les *bandrilleros* sont ceux qui lancent entre les deux cornes du taureau, des dards appelés *bandrillas*. Le mot *toréador* est le nom générique, lequel s'applique à ces différentes classes.

Tous sont magnifiquement habillés, dans l'ancien costume espagnol. Ils ont une petite veste de soie, d'une couleur éclatante, garnie de rubans, et la taille serrée d'une écharpe de couleur tranchante. Leurs cheveux sont réunis dans un vaste réseau de soie dont les franges descendent jusqu'au bas des reins. Les





*Coricadors.*

cavaliers portent par-dessus un léger manteau dont les manches pendantes flottent sur leurs épaules (1).

L'estampe ci-jointe représente trois de ces personnages. La selle du cavalier est remarquable par l'élévation du troussequin, et les ornemens dont il est enrichi.

Un second est assis tenant à la main le bois de sa lance. Le troisième est debout, fumant une cigarette.

Une musique guerrière se fait d'abord entendre. Les matadores se promènent çà et là dans le cirque; les picadores se mettent à cheval auprès du *torril*, enceinte où le taureau est enfermé.

Ce sont les picadores qui commen-

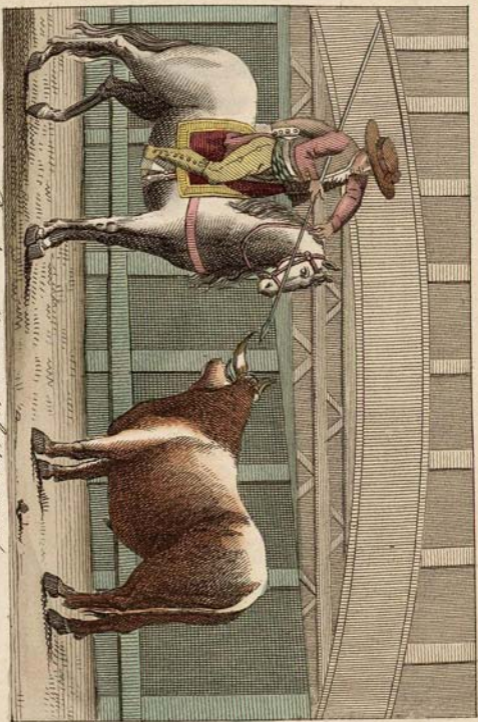
---

(1) Voyez la planche en regard.

cent la course. Au signal que donne le magistrat en déployant son mouchoir sur le bord de sa loge, le gardien du *torril* ouvre la porte, et laisse échapper un taureau, déjà furieux d'avoir été long-temps enfermé dans une espèce de cage où l'on n'a cessé de lui faire des piqûres à travers les grilles.

Le premier objet qui se présente à l'animal irrité est un des picadores au nombre de trois, sur lesquels il se précipite tour-à-tour; frappé lui-même sans pouvoir les atteindre, il s'épuise dans sa rage insensée.

C'est seulement en face et entre les cornes qu'il est permis de frapper le taureau. D'ailleurs il n'est pas encore temps de le tuer. Les picadores courroient de grands dangers, un seul



*Picador, attaquant le taureau.*





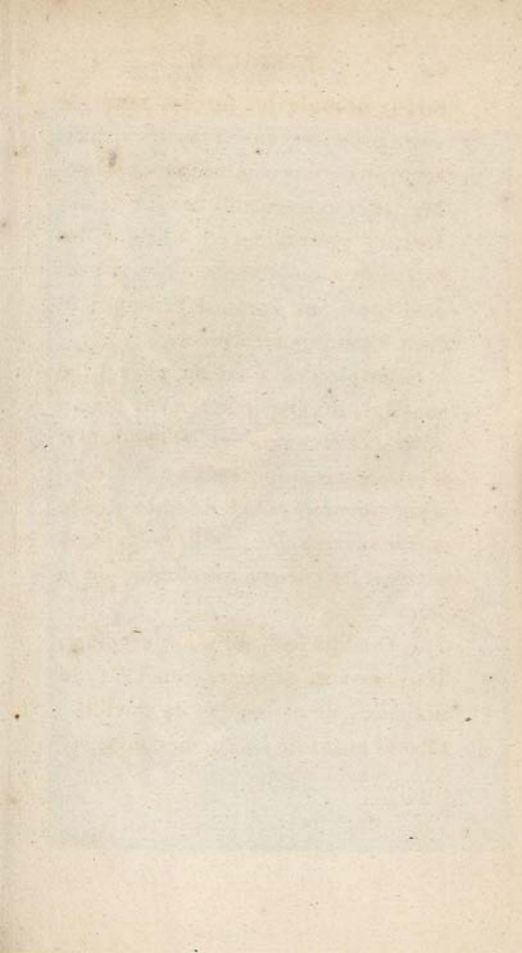
faux mouvement de leur cheval les exposeroit à une mort certaine, sans la surveillance continuelle des *chulos* ou gens de pied. Ceux-ci ne manquent point en pareil cas d'agiter des morceaux d'étoffes rouges, et de jeter de grands cris pour distraire l'attention des taureaux. La rage de l'animal change ainsi d'objet : il oublie les ennemis réels qui l'ont couvert de plaies, et se jette sur ces pièces d'étoffes qu'il déchire en lambeaux.

Quelquefois le taureau ne prend point le change. Le misérable athlète n'a plus d'autre ressource que de s'élaner par-dessus une barrière de six pieds de haut, et de se réfugier dans l'espace intermédiaire entre cette barrière et les gradins des spectateurs. Si par hasard l'animal dont la

furie décuple les forces , renverse cette première enceinte, les spectateurs, dans une confusion inexprimable, se renversent les uns sur les autres, et s'estropient, tandis que des toréadores tombent à coup de lances et d'épées sur l'animal échappé, et l'ont bientôt mis en pièces.

Si le picador a eu un cheval tué sous lui, il s'élançe lestement sur un autre, et recommence le combat. Il n'est pas rare que huit ou dix chevaux soient éventrés de suite par le même taureau. De pareils événemens mettent les curieux au comble de la joie.

« Quelquefois, dit M. Bourgoing, les chevaux, modèles touchans de patience, de courage et de docilité, offrent avant de succomber un spec-





*Corredor blesé.*

facile dont il est permis de frémir. On les voit fouler aux pieds leurs entrailles sanglantes qui s'échappent de leurs flancs entr'ouverts, et obéir encore quelque temps à la main qui les conduit. Le dégoût s'empare alors des spectateurs délicats, et corrompt leurs plaisirs ».

L'horreur est au comble lorsque le taureau perce du même coup l'homme et le cheval, et épuise sur eux sa fureur, sans qu'on puisse les secourir (1).

Tel est ce qu'on peut appeler le premier acte. Vient ensuite le combat des *bandrilleros* que l'on peut regarder comme plus affreux encore. Les *bandrillas* dont les hommes sont

---

(1) Voyez la planche en regard.

armés, sont des dards garnis de petites banderolles de papier de couleur, et dont le fer, terminé en forme d'hameçon, ne peut plus sortir de la plaie. Les bandrilleros attaquent le taureau en quelque sorte face à face ; ils lui lancent leur dard à une très-courte distance, et se jettent de côté, tandis que l'animal se précipite en ligne droite vers le lieu que l'homme vient de quitter.

Quand le taureau est suffisamment harassé de fatigue, et épuisé par la perte de son sang, les bandrilleros se retirent et font place aux matadores. Ce nom en espagnol signifie *massacreurs*, et vient du latin *mac-tare*.

Les matadores sont ordinairement armés de deux épées. Le combattant





*Matador égorgeant le taureau.*



entoure une des lames d'une pièce d'étoffe rouge (1). Au moment où le taureau s'avance vers lui, il enfonce la pointe dans la gorge de l'animal, et lui porte un second coup avec son autre épée.

Avant d'en venir au coup décisif, le matador prend plaisir à tromper l'impétuosité de son adversaire; il se retire de côté et se laisse dépasser par l'animal.

Ce jeu pendant lequel la stupeur et le silence règnent dans l'assemblée, se répète plusieurs fois.

Il est rare que le taureau soit abattu du premier coup. Cela n'arrive que lorsque le matador a eu le coup-d'œil assez juste et la main assez sûre

---

(1) Voyez la planche en regard.

pour trancher la seconde vertèbre du cou de l'animal. Dans ce dernier cas, le taureau tombe roide mort; le vainqueur salue l'assemblée, et va faire hommage de son triomphe à quelque spectateur de distinction. Celui-ci jette au matador une poignée de piastres. Le peuple les compte scrupuleusement, en examinant combien de fois le vainqueur s'est baissé pour les ramasser une à une. Si le protecteur a usé de trop de parcimonie, la multitude fait éclater ses huées.

« Des femmes, observe un voyageur, des femmes qui tremblent à la chute d'une feuille, des femmes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet..... fixent les yeux sur ce hideux spectacle..... Il y a plus; regardez les femmes, quand, attelés à

une sorte de brancard, quatre mulets magnifiquement enharnachés, traînent hors de l'arène le taureau qui n'est plus; alors leurs traits se décomposent; et toutes ces femmes paroissent souffrir, parce que le taureau ne souffre plus ».

Le dernier taureau est ordinairement réservé au plaisir des amateurs. Il est *embolado*, c'est-à-dire que l'on garnit d'une boule de bois rembourrée l'extrémité de ses cornes, afin de rendre ses atteintes moins dangereuses. En Portugal presque tous les taureaux reçoivent cette préparation, et les chevaux courent beaucoup moins de périls.

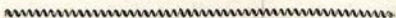
On diversifie souvent cette fête par quelques mascarades; des hommes habillés en femmes, avec leurs

*cortejos* qui leur donnent le bras , se rangent au milieu de la place autour de tables où ils prennent du chocolat , et de l'eau d'orge , rafraîchissement très-usité en Espagne. Le taureau arrive tout-à-coup sans qu'on en ait averti : il fait sauter en morceaux tables , chaises et convives..... que l'ame sensible de mes lecteurs ne frémissent pas. Les hommes véritables ont soin de disparaître. Les figures qui restent à table sont des mannequins ou des sacs de cuir gonflés de vent , avec des poids à la base , pour qu'ils se relèvent toujours dans la même position , semblables à ces *petits Prussiens* dont s'amusoient autrefois les enfans. C'est en vain que le taureau enlève ces figures légères , et les lance à quinze ou vingt pas de

distance; elles se redressent sur leurs pieds jusqu'à ce qu'elles soient détruites.

Quelquefois on fait entrer dans l'arène un char triomphal, chargé d'hommes grotesquement habillés, et traîné par un mauvais cheval. Le taureau commence par tuer le cheval, met la voiture en pièces; et les hommes masqués se sauvent comme ils peuvent.

---



## ORIGINE DE MADRID.

## DESCRIPTION DE CETTE VILLE.

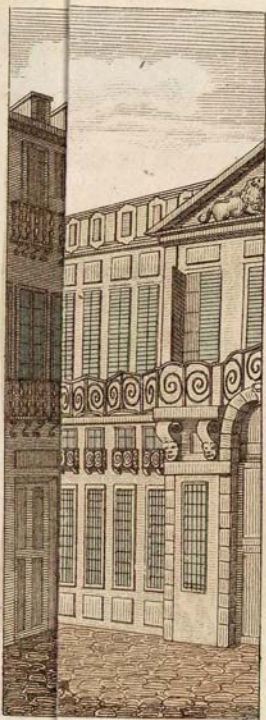
---

**D**ON Antonio Ponz rapporte dans son voyage pittoresque (1) diverses traditions fabuleuses sur l'origine de Madrid, mais il a la bonne foi de prévenir qu'elles méritent peu de confiance.

Selon quelques-uns, cette ville plus ancienne que Rome avoit été fondée par une colonie venue soit de la Grèce, soit du Latium; elle portoit

---

(1) Tome V, édition originale de Madrid 1776.





*Porte du Soleil à Madrid.*





dans l'origine le nom de *Mantua Carpentana*.

Le chef de ces Colons étoit fils de la fée *Manto* et de *Tiberinus*, roi des Latins. Les Espagnols révèrent sa mémoire sous le nom d'Ogno-Bianor.

Ce qui paroît incontestable, c'est que ce lieu étoit peu connu et insignifiant, jusqu'à ce que Alphonse I<sup>er</sup>, roi de Cassille, y eut fait bâtir à la fin du onzième siècle un simple château ou maison de campagne. Ce château ayant été saccagé peu de temps après, en 1109, par les Maures, fut détruit par un tremblement de terre sous le règne de Pierre-le-Cruel, vers le milieu du quatorzième siècle; Henri II le fit rebâtir.

Charles-Quint charmé de la salu-

brité de l'air , de l'abondance et surtout de l'excellente qualité de l'eau , y fit élever un vaste palais.

Cependant ce prince n'y résida pas plus que ses prédécesseurs qui n'avoient jamais fait à Madrid qu'un séjour momentané, et y avoient tout au plus convoqué les Cortès. La cour ne s'y fixa définitivement que sous le règne de Philippe II.

Dès-lors la noblesse abandonna ses châteaux de provinces, les hôtels qu'elle occupoit à Burgos et à Valladolid, pour suivre la cour. Il fallut bien qu'elle se logeât dans des maisons construites à la hâte et mal décorées.

La position centrale de Madrid la rendoit plus propre que toute autre ville d'Espagne à devenir le siège du

gouvernement. Le petit village de *Pinto* qui n'est éloigné que de trois lieues, s'appeloit en latin *Punctum*, c'est-à-dire, *point central*.

Madrid s'éleva en quelque sorte tumultueusement ( pour nous servir de l'énergique expression de l'abbé Ponz, *tumultuariamente* ) sans plan, sans projet fixe. « C'est, dit le même auteur, une chose surprenante que dans le temps même où les Espagnols bâtissoient en Amérique des rues d'une symétrie parfaite, on traçoit au hasard les rues de la capitale ».

Les malheurs publics ont remédié à ce désordre même. Philippe IV ayant été contraint d'abandonner Madrid aux troupes victorieuses de l'archiduc Charles, celui-ci fut obligé de l'évacuer le 9 novembre 1709. Les parti-

sans de Philippe mirent le feu aux maisons de ceux qui avoient tenu pour l'archiduc.

Ces ruines ont été relevées ; l'enceinte s'est successivement agrandie , et les rues sans être précisément tirées au cordeau , n'offrent point une irrégularité choquante. Les rues sont spacieuses et assez droites. La *Calle Real* se distingue par sa longueur et par le bon goût des édifices qui en forment les façades. Il règne le long de chaque maison des balcons élégans. Les maisons élevées de six et sept étages sont bien bâties, mais construites en général pour l'ostentation plus que pour la commodité.

Il n'en faut pas être surpris. C'est sous les auspices de Charles III que Madrid a acquis ses principaux em-

bellissemens. Les grands seigneurs pour lui faire leur cour, ont déployé beaucoup de faste à l'extérieur; mais les décorations intérieures ont été faites avec une extrême parcimonie. « Il est fâcheux, dit le voyageur anglais Link, que Charles III n'ait pu pénétrer dans l'intérieur des maisons, où l'on est souvent repoussé par les ordures et la malpropreté la plus révoltante ».

Le terrain étant sablonneux, on y y est aveuglé par la poussière en été. Si le temps est pluvieux, les rues deviennent presque impraticables. Les chevaux, dit un voyageur, ont de la boue jusqu'aux sangles; non-seulement on éclabousse les passans, mais la fange rejaillit jusques dans les voitures, si l'on n'a soin de fermer



les glaces. Mais les pluies sont de peu de durée, et la sécheresse habituelle du climat fait promptement disparaître cet inconvénient.

La distribution intérieure des édifices fait peu d'honneur au génie des architectes espagnols. Les portescochères sont extrêmement rares, il y a même peu de maisons où l'on trouve une cour. On y entre par des portes bâtardes assez spacieuses. Il y a d'ordinaire dans chaque maison dix ou douze pièces de plain-pied. On a un appartement pour l'hiver, un autre pour l'été.

« Lorsque vous entrez dans une maison, dit Swinburne, on vous fait passer à travers deux ou trois grands appartemens, presque dépourvus de meubles, et vous arrivez

enfin dans la petite chambre où se tient habituellement la famille.

« Ces demeures ne ressemblent pas mal à des prisons. En effet, la majeure partie des fenêtres, est grillée, surtout au rez-de-chaussée.

« Plusieurs ménages habitent à la fois dans la même maison comme à Paris, et sans qu'il y ait de fréquentation nécessaire entre les personnes qui occupent les différens étages. Les étrangers sont fort embarrassés pour se procurer des logemens dans cette ville. Les Espagnols outre leur aversion à se lier avec des inconnus, ne craignent rien tant que de loger des personnes non catholiques ».

Dans la difficulté de trouver des pensions bourgeoises, il faut nécessairement recourir aux *casas de po-*



*sada*, où l'on trouve des chambres garnies, mais point de lit.

Ce qu'il y a de singulier à Madrid, c'est que les maisons de restaurateurs et autres établissemens de ce genre n'y sont point connus. On n'y trouve que de simples auberges ; elles sont tenues par des étrangers. Il existe néanmoins des cafés, et des cabarets, quoi qu'en disent Swinburne, et après lui Guthrie qui a trop fidèlement copié ce passage de sa relation. Mais en revanche, les marchés sont bien approvisionnés, et l'on vit dans cette capitale à très-bon compte.

C'est sur la grande place, *plaza mayor*, que se débitent les comestibles. Autrefois on y célébroit les effroyables cérémonies des *auto-da-fés*.

Les façades de cette place sont très-belles, quoiqu'un des côtés ait été dévasté en 1790, par un incendie. Malheureusement elle est déparée par une multitude d'échoppes.

La Casa Real de la Panaderia est le principal édifice qui se fasse remarquer sur cette place. La famille royale s'y rend sur un magnifique balcon pour assister à la célébration des fêtes publiques. On y donnoit autrefois des combats de taureaux à l'occasion d'événemens importans, tels que l'avènement au trône d'un nouveau prince, son mariage, etc.

C'est le quartier de Madrid le plus populeux. Il en est comme de notre palais royal ; une multitude d'oisifs et de promeneurs y sont rassemblés à tous les momens du jour. C'est là

que l'on se donne des rendez-vous pour affaires, que l'on discute, que l'on termine des négociations commerciales.

« Si l'on jugeoit, dit M. Bourgoing, de la population de Madrid, d'après le concours qu'on remarque sur cette place et dans les rues adjacentes jusques et compris la *Puerta del sol*, carrefour qui est le rendez-vous principal des novellistes, on auroit peine à se persuader que Madrid ne contient d'habitans permanens que cent cinquante-cinq mille six cent soixante-douze personnes ».

---

~~~~~  
THÉÂTRE ESPAGNOL.  

---

LES Romains qui dans leurs conquêtes ne manquoient jamais de porter avec eux le goût des beaux-arts et la fureur des spectacles, firent construire plusieurs théâtres en Espagne. On en voit de magnifiques débris à Murviedro, Merida, Clunia et Acinipo.

Les Goths anéantirent les représentations dramatiques. On représentoit néanmoins des *mystères* ou *autos sacramentales*. Vers le septième siècle, l'évêque de Barcelone ayant permis ce genre de spectacle dans son église en 621 fut déposé.

Les Arabes qui n'ont point de spectacles chez eux, en introduisirent cependant le goût en Espagne. On jouoit la comédie en plein air, sur une place publique, dans une cour, dans un jardin.

Le théâtre n'avoit guères fait de progrès au seizième siècle, à l'époque d'où date véritablement son origine.

Les périodes les plus remarquables de l'art dramatique en Espagne peuvent être désignées par les noms de trois écrivains fameux, Cervantes, Lope de Vega et Calderon.

L'auteur immortel de don Quichotte n'a pas obtenu les mêmes succès en chaussant le brodequin ou le cothurne. Cependant on retrouve çà et là l'empreinte du génie dans deux

de ses plus anciennes pièces, la *Vie d'Alger* et la *destruction de Numance*.

Il suffit pour la gloire de Lope de Vega et de Calderon de dire que le grand Corneille a puisé chez le premier le *Menteur* et sa suite, chez le second sa tragédie d'Héraclius (1), Guillen de Castro a fourni au même poëte l'admirable sujet du *Cid*.

« Calderon, dit M. Schlegel, a souvent saisi avec beaucoup de vérité, le caractère de l'antiquité espagnole; mais d'ailleurs il avoit en lui-même un esprit national trop décidé, et je dirai trop ardent, pour qu'il pût en adopter un autre.

(1) Le drame de Calderon a pour titre cette moralité : *Dans cette vie tout est vérité, tout est mensonge*.

« Son talent réussit encore à s'acclimater dans les régions que le soleil favorise, dans le midi et dans l'orient, mais il ne peut s'accommoder de l'antiquité classique, non plus que des climats du nord.

« Calderon a surpassé tous ses rivaux en hardiesse, en force et en profondeur; et c'est à lui que le drame espagnol a dû son plus haut degré de perfection ».

Philippe IV, protecteur éclairé de Calderon ne dédaigna pas d'être lui-même du nombre de ses imitateurs. Ce prince composa plusieurs pièces qu'il publia sans nom d'auteur, et avec cette seule mention, *par un bel esprit de la cour; de un ingenio de esta corte.*

Les poètes espagnols ne respectent

nullement les unités de temps et de lieu, et sont même peu fidèles à l'unité d'action. Ainsi dans *Bernardo del Carpio*, le héros est à la lettre,

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

Il n'est qu'un enfant au commencement de la pièce, et au cinquième acte, il fait contre les Maures des prodiges de valeur.

Voici encore un exemple des impertinences qui se débitent dans ces pièces soi-disant saintes.

Les chevaliers de saint Jacques sont assemblés, et Jésus-Christ vient les prier de le recevoir dans leur ordre. Il y en a plusieurs qui le veulent bien, mais les plus anciens représentent le tort qu'ils se feroient en admettant parmi eux un plébéien



né d'un charpentier et d'une couturière. On ouvre enfin une opinion qui lève toute difficulté, c'est d'instituer exprès l'*ordre du Christ*, afin d'ennoblir le récipiendaire. On ne sait si c'est là une épigramme contre l'ordre du Christ qui est un ordre de chevalerie du Portugal et dont la décoration est singulièrement prodiguée. Mais dans tous les cas, il y a plus que de l'impiété à mettre sur la scène des absurdités pareilles.

Ils ont trouvé un moyen tout simple de s'affranchir de la règle des vingt-quatre heures; ils appellent leurs actes des *journées*, *jornadas*. On voit dans le Cid les traces multipliées, des efforts qu'a dû faire le poète français pour ne pas trop s'éloigner des règles d'Aristote. Il est

évident qu'encore que les décorations restent toujours les mêmes, le lieu de la scène doit nécessairement changer, et que l'on est tantôt dans l'appartement de don Gormas ou de Chimène, tantôt dans le palais du roi, etc.

Il est vrai que les poètes espagnols portent fort loin la licence à cet égard. Dans l'*Ami jusqu'à la mort* de Lope de Véga, la scène se passe tour-à-tour à Tétuan, à Cadix, à Séville et à Gibraltar. M. Lemercier a peut-être voulu enchérir sur cette hardiesse dans *Christophe Colomb*, dont les premiers actes se passoient en Espagne, et le troisième *en pleine mer*, sur le côtes du Nouveau-Monde.

Occupons-nous d'abord des formes matérielles du théâtre espagnol.

La salle se divise en *patio* ou par-

terre et en loges appelées *balcos* et *apostas*, dénominations qui correspondent à celles de *balcons* et de *baignoires*.

Le parterre n'est quelquefois divisé qu'en trois parties ; l'orchestre où se placent les musiciens, le *patio*, et les *lunettes* qui correspondent à notre orchestre public, et forment l'espace intermédiaire entre les places des musiciens et le parterre proprement dit. Dans les grands théâtres, il y a entre le parterre et les loges un amphithéâtre composé de *gradas* ou *gradins*.

Il n'y a guères dans une salle que deux rangs de loges et rarement trois. En face du théâtre est la *cazuela*, espèce d'amphithéâtre pratiqué derrière les loges, où les fem-

mes seules sont admises; la mantille est pour elles un costume rigoureusement exigé. Ici il faut lire M. de la Borde.

« Cette *cazuela*, dit le voyageur, réunit un nombre de singularités assez plaisantes. On y trouve un assemblage de femmes de tous les états, de tous les âges; les filles y sont confondues avec les femmes de la société, la femme du peuple avec la bourgeoise et la dame de la cour, la femme pauvre avec la femme riche qui n'a pas voulu faire une toilette pour paroître dans les loges.

« Le coup-d'œil en est unique; les femmes y sont toutes couvertes de leurs mantilles, espèce de voiles blancs ou noirs; leur réunion présente l'image d'une communauté de religieuses au chœur.

« C'est encore ici un lieu de caquetage; il en sort toujours, dans les entr'actes, un bruit confus qui ressemble à un bourdonnement, et qui étonne et divertit ceux qui l'entendent pour la première fois.

« A peine le spectacle est-il fini que la porte de cette loge, les galeries et les passages qui y conduisent, l'escalier par lequel on y arrive, sont assiégés par une foule nombreuse d'hommes de tous les états, attirés les uns par la curiosité, les autres pour rendre leurs soins aux femmes qui y sont renfermées ».

Madame d'Aulnoy rapporte que de son temps, les grands seigneurs se rendoient à la cazuela dans les entr'actes et y causoient tout au haut avec les dames, la plupart *de mé-*

*diocre vertu*, qui en sont les habitudes.

On distingue plusieurs genres de pièces de théâtres.

Les *comédies héroïques*, sont un mélange souvent informe de faits vrais et d'aventures romanesques.

Les *pièces de caractères* s'appellent aussi de *capa y espada* ( de manteau et d'épée ), parce qu'il y a des personnages de convention qui ont comme nos *crispins*, une longue rapière et un manteau particulier. Le *gracioso*, espèce d'arlequin, en est un des principaux personnages.

Les *comédies saintes*, *autos sacramentales*, mettent en scène, Dieu, les Saints, les Diables et les personnages allégoriques. Le Diable est ordinairement représenté avec un habit

noir, et tout le reste rouge; telle est la couleur des bas, des manchettes, de la fraise, des rubans et d'une énorme queue.

Le peuple assiste à ces sortes de drames avec un recueillement presque religieux qu'interrompent à peine les bouffonneries les plus grossières. Lorsque saint Antoine dit son *confiteor*, il y a des spectateurs qui se mettent à genoux et se frappent la poitrine en répétant *meâ culpâ* avec l'acteur.

Les *comédies de Figurones* sont à-peu-près des parades; c'est de ces pièces que Scarron a tiré don Japhet, roi d'Arménie, Jodelet, etc.

Entre les actes on exécute des opéra-comiques ou intermèdes appelés *tonadillas*. Une seule actrice en

fait ordinairement les frais par des minauderies et des morceaux de bravoure.

Les *saynètes* sont d'autres intermèdes en un acte et en prose.

Il y a enfin au lieu de ballets, des *zarzuelas* ou *fins de fêtes*, dans lesquelles on exécute le bolero.

« La déclamation des acteurs, dit M. de la Borde, est un tour de force, un effort de poitrine qui ne s'exécute qu'aux dépens des poumons ».





---

POÉSIE ET LITTÉRATURE  
ESPAGNOLE.

---

ON dit que c'est des Arabes et des Espagnols que les Troubadours ont imité la rime, et appris à suppléer par la consonnance des syllabes, au défaut de rythme ou de *quantité*, dont manquent absolument les idiomes modernes.

La rime est si facile à trouver en espagnol, à raison de la multiplicité des finales en *a, o, es, as, os*, qu'il n'y a pas un grand mérite à faire les vers *consonantes*, dont la rime est à-peu près assujétie aux mêmes règles

que dans la prosodie française. Les auteurs de ce pays se sont donc créé à dessein des difficultés de plus. Ils ont imaginé les vers *assonantes*, dont la rime consiste en ce que la dernière et la pénultième voyelle des deux mots sont les mêmes, quoique les consonnes diffèrent.

Ainsi dans les *assonantes* on fait rimer ensemble *cercan*, *cuenta* ou *estrechas*, parce que dans chacun de ces mots la pénultième est un *e*, et la dernière voyelle un *a*.

Les *assonantes* sont entremêlés ou de *consonantes* ou de lignes de prose, simplement mesurées et sans rimes.

Il faut avoir l'oreille espagnole pour démêler ces nuances; un étranger pourroit entendre pendant dix ans des vers *assonantes* et croire

qu'on ne lui débite que de la prose cadencée.

La littérature espagnole étoit fort en honneur parmi nous au commencement du dix-septième siècle. On lisoit et l'on imitoit avec une sorte de fureur les *romans* et les *nouvelles*, dont les traductions ont long-temps joui du même succès parmi nous, que dans ces derniers temps les traductions des romans anglais de mesdames Radcliffe, Burney, Roche et Edgeworth, ou les traductions des romans allemands d'Auguste Lafontaine.

Il suffiroit, pour remettre tout-à-coup en vogue les traductions espagnoles, de faire connoître quelque bon roman ou un choix de contes en cette langue.

La composition des romans espagnols est peut-être vicieuse, en ce sens que l'histoire principale est sans cesse interrompue par des épisodes qui ne s'y rattachent en aucune manière. Souvent l'auteur n'introduit un nouveau personnage que pour lui faire raconter ses aventures. Nous voyons des traces de ce défaut heureusement déguisé dans don Quichotte, dans le Diable boiteux, et dans Gil-Blas même.

C'est ordinairement sur la poésie épique que se fondent les principaux titres littéraires d'une nation. Les modernes opposent aux poèmes admirables d'Homère et de Virgile, Milton, le Tasse et le Camoëns; nous nous glorifions de la Henriade de Voltaire; les Espagnols vantent leur

Erzilla. J'ai déjà eu occasion de parler de l'*Araucana*, poëme de ce dernier auteur. On y trouve de beaux vers, d'admirables tableaux, mais des répétitions, des longueurs, et des épisodes qui sont loin d'être adroitement ménagés. L'*Araucana* est divisée en octaves comme l'avoit été la *Lusiade* du Camoëns, comme le furent depuis les compositions ingénieuses de l'Arioste, du Tasse, et du vieux auteur anglais Spencer.

J'ai dit dans un de mes écrits que les modernes ne donnèrent point d'abord à leur épopée, les formes pleines et majestueuses qu'elle avoit chez les anciens.

Les Espagnols connoissent aussi les poëmes bouffons que les Italiens ont nommés *Bernesque* du nom de

*Berni*, qui ne fut cependant pas chez eux le créateur du genre.

On vante le poème de la *Guerre des Chats* (*Gathomachia*) donné par Lope de Véga, sous le pseudonyme de *Thomas Burguillos*; la *Puce*, par Diégue de Mendoza, la *Guerre des Mouches* (*Musquea*), par *Villaviciosa*, etc.

Les historiens espagnols, surtout dans ce qui a rapport à la conquête du Nouveau-Monde, mériteroient d'être mieux connus en France.

Pour encourager les progrès des connoissances historiques, Philippe V a fondé en 1778 une académie d'histoire, dont le savant Montanus a été le premier président. Cette académie travaille en corps au dictionnaire géographique de l'Espagne,

dont le premier volume a paru en 1796.

En ce moment la littérature espagnole est comme stationnaire. On traduit les bons auteurs français et anglais ; et ce qui paroîtra peut-être singulier , c'est que l'Histoire philosophique des deux Indes, par Raynal, n'a pas été exclue de ce choix.

C'est un fait que l'on croiroit difficilement, sans l'autorité imposante de M. Bourgoing.

« Cet ouvrage, dit le voyageur, avoit causé une telle indignation au gouvernement espagnol, que j'ai vu plus d'une fois le ministre des Indes, Galvez, entrer en fureur au seul nom de l'auteur, et regarder comme criminels de lèse-majesté divine et humaine, ceux qui avoit tenté d'intro-

duire en fraude des exemplaires de cette production dans les Colonies espagnoles.

« Le duc d'Almodovar, un des grands d'Espagne qui cultivent les lettres, en a donné, moins une traduction qu'un extrait, duquel il a eu soin de bannir tout ce que l'histoire philosophique contient de révoltant... en rectifiant plusieurs des erreurs échappées à Raynal ».

J'ai rapporté dans mes *Nouveaux élémens de Littérature* (1) une particularité peu connue, et cependant fondée sur des preuves incontestables, c'est que Raynal étoit encouragé par des Espagnols même, dans ses déclamations contre le régime des

---

(1) Tome VI, pag. 194.



établissmens espagnols en Améri-  
que, et contre la traite des Nègres.  
Il avoit des intérêts considérables  
dans les vaisseaux négriers. Le chef  
de la maison Prasca de Cadix l'a ins-  
titué son exécuteur testamentaire.

Ceux qui encourageoient un tel  
ouvrage, ressembloient donc à cet  
harpagon qui se réjouissoit d'avoir  
entendu un sermon contre l'avarice  
et l'usure, espérant que l'éloquence  
du prédicateur corrigeroit les misé-  
rables qui ne faisoient que *gâter le  
métier*.

La littérature espagnole s'enrichit  
journallement de bons ouvrages fran-  
çais.

Le don Quichotte de Florian, imi-  
tation assez pâle de l'ouvrage de Cer-  
vantes, a été traduit en espagnol. On

a su gré apparemment au traducteur français d'avoir fait usage avec sobriété de ce qu'il n'y a pas de plus mauvais dans l'ouvrage original, les proverbes de Sancho. Peut-être que le style de Cervantes ayant vieilli, une traduction, en le rajeunissant, aura été du goût de la majorité des lecteurs superficiels.

---

~~~~~

CARACTÈRES PARTICULIERS  
A LA LANGUE ESPAGNOLE.

---

L'IDIOME espagnol reconnoît comme l'italien et le français la langue latine pour langue-mère. Il s'y est mêlé toutefois beaucoup de termes arabes. Le *J* ou *jota* a une prononciation singulière, formée par une aspiration du gosier, et qui est évidemment d'origine arabe.

La langue espagnole a une propriété bien remarquable, c'est qu'une fois le son de chaque lettre fixé, elle se parle absolument comme elle s'écrit. Rien de plus facile que son or-

thographe. On a même depuis peu renoncé à la répétition des doubles lettres, quoique cette répétition fût conforme à l'étymologie. On n'écrit plus *occupar*, *commodidad*, *attento*, mais *ocupar*, *comodidad*, *atenito*. Il faut en excepter néanmoins les deux *ll* qui se prononcent comme notre *y*, et remplacent quelquefois *cl* ou *pl* dans les mots dérivés du latin. Ainsi l'on a fait *llamar* de *clamare*, crier ou appeler, *llorar* de *plorare*, pleurer.

Les voyelles, à l'exception de l'*u*, qui se prononce *ou*, conservent le même son qu'en français. L'*e* est toujours fermé comme en latin.

Le *b* se prononce, à peu de chose près, comme le *v*. On écrit même indifféremment *caballo*, *cabeza*, *escribir*, ou bien *cavallo*, *caveza*, *escribir*.

Le *c* a, comme en français, le son du *k* devant *a*, *o*, *u* et les consonnes liquides. Devant *e*, *i*, on le prononce, à-peu-près, comme un *z*.

Le *ch* a une prononciation distincte, et qui se rapproche du *c* (*tche*) italien, devant *é*, *i*.

L'*n* marqué d'un tréma ñ, s'appelle *n con tilde* (*n* avec une marque), et se prononce comme *gn* dans *ignorer*.

L'*s* a toujours le son dur, comme dans les mots français *site*, *sœur*, etc., jamais cette lettre n'a le son adouci de l'*s* dans *rose*, *hasard*, etc.

L'*x* se prononce tantôt comme le *jota*, tantôt comme notre *ch*. Ainsi le grand Corneille a rendu assez exactement le nom de l'épouse du Cid en substituant Chimène à Ximène.

La Grammaire espagnole est fort simple. On n'y compte que trois conjugaisons pour les verbes en *ar*, *er*, et *ir*. Ils se conjuguent avec les auxiliaires *ser* (être) et *haber* (avoir), dont les temps sont extrêmement différens entr'eux, comme cela arrive dans toutes les langues.

La syntaxe n'est point du tout compliquée. Le genre des mots fixé en général par la terminaison en *a* ou en *o*, n'est pas à beaucoup près aussi arbitraire qu'en français ou en allemand.

---

## SALLES DE SPECTACLES.

---

Nous avons parlé du théâtre espagnol, considéré sous le rapport littéraire; ce seroit ici le lieu de parler du jeu des acteurs, et du goût particulier des habitans de Madrid pour tel ou tel genre de déclamation; mais il y a peu d'observations à faire à cet égard, parce que les théâtres de Madrid sont peu fréquentés.

On y compte cependant trois grandes salles, le théâtre *de la Cruz* (ou de la Croix), celui *del Principe* (du Prince), et celui de *los Canos del Peral*. On joue exclusivement dans

les deux premiers des pièces espagnoles; le troisième est occupé par une troupe italienne qui joue quatre fois par semaine.

C'est sous le règne de Ferdinand VI, dit *le Sage*, fils et successeur immédiat de Philippe V (1), qu'a fleuri en Espagne l'art dramatique. On donnoit au théâtre de *Buen-Retiro* dans un des palais du roi des représentations dramatiques plus suivies que celles des théâtres de Madrid.

« La situation de la salle, dit M. de la Borde, favorisoit la magie du talent; elle est placée au milieu des jardins; le fond du théâtre disparois-

---

(1) Ce prince est monté sur le trône en 1746, et est mort sans postérité le 10 août 1759.



soit en entier ; le point d'optique devenoit superbe ; des jardins, des campagnes, des montagnes s'offroient dans un instant à la vue.

« On y a vu manœuvrer jusqu'à huit cents chevaux ; l'illusion étoit si forte, qu'on les croyoit sur le théâtre.

« Après la mort de Ferdinand VI, Charles III, son frère et son successeur, eut des goûts différens ; ce genre de plaisir fut abandonné ; ce théâtre autrefois si fréquenté, si brillant, est aujourd'hui désert, et ses décorations sont couvertes de poussière ».

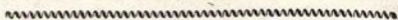
Le théâtre italien n'a repris de la vogue à Madrid que peu de temps avant la mort de Charles III. Les décorations sont belles ; les habits d'une grande magnificence, et les

ballets très-soignés. On ne conçoit guères que les acteurs espagnols qui ont sous les yeux de semblables modèles, ne songent pas à en profiter.

Ces derniers ne sont pas sociétaires, ce sont des troupes ambulantes qui ne sont animées d'aucune émulation. La plupart du temps les acteurs ne savent pas leur rôle. Aussi le souffleur, à peine caché dans son trou, débite-t-il à haute voix plus de la moitié de la pièce.

Dans les spectacles de province, le souffleur se promène dans les coulisses, tenant la pièce d'une main, une chandelle de l'autre; il passe et repasse sans cesse derrière la toile du fond, courant après les acteurs qui ont besoin de son ministère.

---



## M O E U R S

## DES HABITANS DE MADRID.



LE séjour de la cour auroit dû donner aux mœurs de Madrid, comme à celles des autres capitales, une physionomie particulière. Il n'en est pas ainsi ; les habitans des différentes provinces y conservent leurs goûts et leurs habitudes. L'ambition y a nécessairement une plus vaste carrière, la superstition y exerce moins d'empire, voilà à-peu-près tout ce qui distingue Madrid des autres villes espagnoles.

On y a cependant beaucoup de goût pour les processions et les rites

extérieurs de la religion catholique.

La Fête-Dieu est célébrée avec une solennité remarquable. Les rues sont garnies de superbes tapisseries, et il n'est guères de pays où l'on trouve de plus beaux ouvrages en ce genre. Les balcons sont élégamment drapés; les dames élégantes s'y tiennent sur de riches carreaux, et sont abritées contre la chaleur du soleil par un dais orné de franges d'or et de broderies. Lorsque le Saint Sacrement arrive près du balcon, les dames vident des flacons d'eau de senteur, ou répandent les fleurs les plus rares.

Les rues sont sablées et jonchées de fleurs. De magnifiques reposoirs sont dressés de distance en distance; une obscurité mystérieuse y est mé-

nagée par des tentures de coutil qui vont d'un côté de la rue à l'autre, et interceptent absolument la lumière du jour. On a soin de mouiller le coutil, afin qu'il donne plus de fraîcheur.

Le roi, la cour et les principaux magistrats suivent la procession ; chacun de ceux qui prennent part à la cérémonie, tient dans la main un cierge de cire blanche. Les femmes n'y sont point admises. Le clergé régulier et les prêtres séculiers de toutes les paroisses se réunissent.

Depuis les premiers jours de la semaine Sainte, jusqu'à la Quasimodo, l'on ne sauroit sortir sans rencontrer de tous côtés des confréries qui marchent en processions. Les bannières et les croix sont cou-

verts de crêpes. Les tambours sont garnis de drap noir, et les trompettes sonnent en sourdine.

La procession du vendredi saint est la plus brillante, et se forme de la réunion de toutes les paroisses. Elle commence à quatre heures après-midi, et finit au plus tôt à huit heures.

Les dames somptueusement parées se tiennent comme à la Fête-Dieu sur leurs balcons ornés d'élégantes draperies.

On élève dans les carefours des théâtres où sont figurés divers mystères de la vie et de la mort du Sauveur. Les personnages sont de grandeur naturelle, mais bizarrement habillés. On promène de ces machines dans les rues; et quelques-unes sont

si pesantes, qu'il faut un nombre considérable de porteurs.

Il y avoit autrefois à Madrid une fête nommée assez improprement la *mascarade*, puisque les personnages n'étoient point masqués. Les plus riches seigneurs de la cour y figuroient. Cette fête est tombée en désuétude ; je crois cependant devoir en donner la description d'après madame d'Aulnoy. Il n'y a pas cinquante ans que l'on exécutoit encore de ces sortes de tournois.

« On choisit d'ordinaire la nuit la plus obscure.

« Tous les hommes de la cour monterent sur leurs plus beaux chevaux. Ces chevaux étoient tout couverts de gaze d'argent et de housses en broderie d'or et de perles.

« Les cavaliers étoient vêtus de noir, avec des manches en *tabis de couleur*, brodées de soie et de jais. Ils avoient de petits chapeaux noirs retroussés avec des diamans, des plumes sur le côté du chapeau; des écharpes magnifiques et beaucoup de pierreries; avec cela pourtant le manteau noir et la laide *gulille* (1) qui les défigure toujours.

« Ils vont à cheval comme les Turcs et les Maures, c'est-à-dire à la *gineta*. Les étriers sont si courts, que

---

(1) La *gulille* ou *golilla* est une espèce de fraise qu'il ne faut pas confondre avec la *gollila*, sorte de rapière dont la poignée est en forme de coquille et ressemble à l'épée de Crispin. Le premier mot se prononce *goliya*, le second *goyila*.



leurs jambes sont levées et appuyées sur les épaules de leurs chevaux..... Ils disent que quand ils sont ainsi, ils ont plus de force pour donner un coup, et qu'ils peuvent s'élever et s'avancer contre celui qu'ils attaquent.

« Ils s'assemblèrent tous à une des portes de la ville. Les rues par où ils devoient passer étoient sablées, et des deux côtés il y avoit des perches avec des réchauds qui faisoient une illumination, sans compter les flambeaux de cire blanche.

« On mit des lanternes transparentes et toutes peintes aux fenêtres des maisons, ce qui faisoit un très-bon effet. Chaque cavalier avoit un grand nombre de laquais, qui étoient vêtus de toiles d'or et d'argent. Ils

marchoient à côté de leurs maîtres avec des flambeaux.

« Les maîtres alloient quatre à quatre au petit pas, tenant aussi chacun un flambeau. Ils traversèrent toute la ville avec des trompettes, des tymbales, des musettes et des fifres; et quand ils furent arrivés au palais, qui étoit tout illuminé, et dont la cour étoit sablée, ils firent plusieurs tours, coururent les uns contre les autres, et s'entre-poussèrent pour tâcher de faire tomber chacun leur antagoniste.

« Le prince Alexandre de Parme qui étoit prodigieusement gros, tomba un jour de cette manière; il fit autant de bruit qu'une petite montagne qui s'écrouleroit ».

---

## JEUX ET AMUSEMENS.

PROMENADE, CHASSE, etc.

---

**L**ES oisifs passent une partie de leur temps au café ou aux promenades publiques. Il est du bon ton de se montrer au Prado; mais on y reste assis, et les Espagnols paroissent connoître peu le véritable but de la promenade qui est de prendre un exercice salutaire.

Il n'y a point dans les environs de Madrid, comme dans le voisinage de Paris, de Londres et de Vienne, de ces parcs, de ces paysages délicieux, où l'on va chercher au cœur de l'été

la fraîcheur de l'ombrage. Les riches particuliers n'ont pas même de maisons de plaisance; les nobles n'ont point de châteaux proprement dits. C'est sur la rareté des maisons de délices de ce genre, que sont fondés, d'abord ce proverbe *bâtir des châteaux en Espagne*, pour dire que l'on se livre à des projets imaginaires, et ensuite la folie de don Quichotte qui prenoit à chaque pas des hotelleries pour des châteaux, sans rencontrer jamais de châteaux véritables.

Ceux qui possèdent des châteaux, à commencer par le roi lui-même; les laissent dépérir faute des plus légères réparations, et ne les meublent pas avec une extrême magnificence. Les lits sont détestables; et le voyageur fatigué en sort quelquefois avec

autant de plaisir qu'il y étoit entré.

Les draps de lit sont grossiers et souvent remplis de trous ou de pièces rapportées, à cause de la rareté du beau linge. Une chemise commune coûtoit neuf francs, il y a une vingtaine d'années ; une chemise de toile de Flandres en coûtoit trente. Le prix de ces objets doit avoir encore augmenté dans les derniers temps. Un Espagnol qui change de chemise, une fois seulement par semaine, passe pour un *majo* ou petit-maître.

On n'est pas plus recherché pour les ustensiles de ménage. Les fourchettes, les couteaux sont des objets de luxe, et en quelque sorte de curiosité. Dans les auberges et chez les gens de la classe commune, il n'y a ni plats ni assiettes. On mange de

mauvais ragoûts dans des pots de terre vernissée, en se servant de ses doigts.

La chasse même est presque inconnue des Espagnols; elle est le partage exclusif du roi et de sa famille qui ont conservé ce goût inné chez les princes français.

Le roi Charles IV chassoit presque toute l'année, excepté pendant la semaine sainte. Quarante à cinquante gardes du corps l'accompagnoient. On couroit au grand galop, et toujours sur la bête fauve ou grosse bête.

On regarde comme une grande faveur de suivre les chasses royales; elle n'est accordée qu'aux grands d'Espagne, aux Hidalgos titrés, aux Ministres des cours étrangères, aux

généraux et aux voyageurs présentés.

L'habit de chasse est un habit vert, orné d'une riche broderie, et d'une coupe fort élégante.

Les environs de Madrid et d'Aranjuez sont peuplés de sangliers. Ces animaux respectés des chasseurs vulgaires sont devenus aussi familiers que les chiens. Un voyageur prétend qu'à Aranjuez les sangliers se promènent librement dans les rues, et ne repoussent point les caresses des passans.

Nous avons déjà parlé de la belle race des chiens de bergers. Les chiens de chasse ne sont pas moins beaux. Il y en a de la taille des loups. L'attachement des Espagnols pour leurs chiens va jusqu'à l'idolâtrie.

« Je n'oublierai jamais, dit un

voyageur, ce que je vis chez le comte de V\*\*\* la première fois que j'allai chez lui; il avoit un petit chien dans chaque main, un autre sur les genoux; deux lévriers se battoient dans la chambre, un épagneul jappoit sous le lit, et trois chiens braques à la porte de la chambre, grattoient pour y entrer ».

Les hommes du peuple se livrent dans la campagne à un amusement qui ressemble assez au jeu du disque chez les anciens Grecs. On appelle cet exercice le jeu de la barre, *el Juego de la bara*, parce qu'il consiste à joûter à qui lancera le plus loin une énorme barre de fer.

Comment les habitans de la ville auroient-ils le goût des plaisirs innocens et salutaires de la campagne,



lorsque les chemins aux environs de Madrid sont détestables, et qu'il en est un surtout, celui qui conduit à *Ballecas*, où l'on ne voyage qu'au péril de sa vie? Si par hasard le petit ruisseau de *Brenigal* vient à déborder, ce qui arrive subitement après une averse, on court risque d'être entraîné dans les ravins et les précipices. Cependant ce dangereux passage n'est qu'à une lieue de Madrid, et les boulangers de *Ballecas* fournissent à Madrid une immense quantité de pains, comme Paris étoit approvisionné autrefois en partie par les boulangers de *Gonesse*.

Il semble d'ailleurs que le génie fiscal ait pris à tâche de rendre les habitans de Madrid sédentaires. On a établi sur le pont du *Mançanarez*,

dit de Ségovie, un péage considérable. Il en coûte un franc pour une calèche ou cariole, deux francs pour un carrosse à quatre roues.

Dans l'intérieur des maisons, on joue aux échecs, aux dames, au trictrac, au billard, et aux cartes. Les Espagnols ont un jeu de cartes particulier qui eut autrefois beaucoup de vogue en Europe, c'est celui de *Phombre*. Ce mot signifie *homme*.

L'ingénieux Pope a donné une description brillante de ce jeu dans son poëme héroï-comique de *la Boucle de cheveux enlevée*. Dans ce poëme qui est pour les Anglais ce que le *Lutrin* et *Vert-Vert* sont pour notre littérature, les différentes cartes sont personnifiées, le sérieux et la bouffonnerie des descriptions ont quelque

chose d'assez comique (1). [Les Italiens ont imité ce jeu, et lui ont donné le nom de Trissillo.

En revanche les Italiens ont introduit à Madrid leurs jeux de minchiate et de tarroco, qui se composent de cinq couleurs au lieu de quatre, comme nos cartes communes. Cette cinquième couleur qui correspond à ce que nous appelons l'*atout* ou la *triomphe*, parce qu'elle a constamment la primauté sur les autres, consiste en quarante-une cartes dans le jeu du minchiate, et vingt-deux dans celui de torroco. Outre le roi,

---

(1) J'ai traduit le passage de ce poème relatif au jeu d'hombre dans mes *Nouveaux élémens de Littérature*, tome V, pag. 62 et suivantes.

la dame et le valet, il y a une quatrième figure, le chevalier. Ainsi ce jeu de tarroco est extrêmement compliqué.

L'hombre lui-même est soumis à une infinité de règles que leur complication a fait abandonner des volages Parisiens. Il n'en est que plus cher aux Espagnols qui aiment dans le jeu les combinaisons profondes. C'est par cette raison qu'ils apportent au jeu d'échecs une attention extrême; et comme les bons joueurs font peu de fautes, comme ils évitent de donner *pion pour pion, pièce pour pièce*, quand ils n'y trouvent pas un avantage évident, la partie est d'une longueur indéfinie.

Les joueurs d'échecs poussent la fureur jusqu'à faire des parties d'une



ville ou d'une province à une autre. Les cases de l'échiquier sont numérotées ; il suffit que dans le post-scriptum de chaque lettre, chaque joueur écrive alternativement à son adversaire : je fais marcher le roi, la dame, ou telle pièce du n°. *tel* au n°. *tel*, ainsi de suite. La partie se prolonge ainsi plusieurs mois, peut-être pendant plusieurs années.

---



## REPAS ESPAGNOLS.

## SIESTE OU MÉRIDIDIENNE.

LES Espagnols taciturnes et réservés, surtout à l'égard des étrangers, ne donnent guères de repas somptueux. Il y a donc peu de dîners brillans à Madrid.

Un usage ou plutôt un besoin impérieux, occasionné par la chaleur du climat, suffiroit peut-être pour donner moins d'importance au dîner. En sortant de la salle du festin, les convives ne pourroient pas se réunir immédiatement dans un salon avec d'autres personnes invitées seulement

à passer la soirée. Il faut absolument que les Espagnols dorment deux ou trois heures après dîner. Quelques-uns font la *sieste* même en hiver, mais personne ne s'en dispense en été. L'ardeur de l'atmosphère épuise les forces; on ne prend pas seulement quelque léger repos sur un fauteuil, sur un canapé; on se déshabille, on se couche pour se livrer au plus profond assoupissement.

A l'heure ordinaire de la *sieste*, les domestiques suivent l'exemple de leurs maîtres, et l'on ferme toutes les boutiques. Rien de plus singulier aux yeux d'un étranger que de voir régner tout-à-coup la solitude dans les rues, dans les places publiques, où quelques instans auparavant on voyoit un immense concours de pas-

sans ou de promeneurs. Mais bientôt les boutiques se r'ouvrent, les rues se garnissent, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. La population paroît même alors plus considérable, parce que c'est surtout après la sieste que se négocient les affaires, qu'on fait des visites, qu'on se rend aux *refrescos* et aux *tertulias* dont nous allons parler.

« On attribue, dit M. de la Borde, cet usage à l'indolence des Espagnols; on a tort; il dépend du climat. La chaleur y est si forte, qu'elle énerve l'homme, et lui impose la nécessité de réparer par le sommeil, les forces de son corps abattu. Les étrangers eux-mêmes l'éprouvent, leurs membres s'appesantissent après le dîner, leurs yeux se ferment involontaire-



ment, le sommeil s'empare de leurs sens; il est rare qu'ils n'y succombent point avec la même facilité que ceux qui en ont contracté l'habitude.

« Delà vient qu'en Espagne les dîners sont rarement des points de réunion et de ralliement qui influent sur les plaisirs de l'après-midi, en prolongeant la société qui s'est réunie à table; à peine a-t-on dîné qu'on se sépare : chacun se rend chez soi ou dans sa chambre; un convive qui s'arrêteroit deviendroit très-incommode ».

La sieste est sans contredit le plus sûr préservatif contre la chaleur; puisque la pesanteur de l'air provoque le sommeil, bien loin de l'empêcher, et que l'on passe ainsi dans l'assoupissement les heures les plus

chaudes de la journée. Cependant on ne néglige rien pour repousser une chaleur importune. Les volets des appartemens sont fermés hermétiquement dès le lever du soleil, et ne se r'ouvrent que lorsque ses rayons ont pris une direction opposée. Quand on n'a plus à craindre les rayons directs, on s'oppose à leur réverbération par des tentures de toile ou de coutil, en-dehors des fenêtres, ou par d'amples rideaux dans l'intérieur des chambres. Ainsi l'air se renouvelle, sans que l'on soit dévoré par l'ardeur du soleil; et l'on favorise encore sa circulation, en ouvrant les portes et en enlevant les vitrages des fenêtres exposées au nord.

On arrose les appartemens plusieurs fois par jour. Les femmes ont